

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sous le signe du kitsch

Normand Boisvert, *Nouvelles vagues pour une époque floue*, Montréal, Triptyque, 1997, 140 p.

Jean-Marc Cormier, *Des cantiques*, Rimouski, Éditeq, 1996, 150 p.

Hélène Monette, *Plaisirs et paysages kitsch*, Montréal, Boréal, 1997, 204 p.

Claudine Potvin

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1997). Compte rendu de [Sous le signe du kitsch / Normand Boisvert, *Nouvelles vagues pour une époque floue*, Montréal, Triptyque, 1997, 140 p. / Jean-Marc Cormier, *Des cantiques*, Rimouski, Éditeq, 1996, 150 p. / Hélène Monette, *Plaisirs et paysages kitsch*, Montréal, Boréal, 1997, 204 p.] *Lettres québécoises*, (87), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Normand Boisvert, *Nouvelles vagues pour une époque floue*, Montréal, Triptyque, 1997, 140 p., 18 \$.
Jean-Marc Cormier, *Des cantiques*, Rimouski, Éditeq, 1996, 150 p., 20 \$.
Hélène Monette, *Plaisirs et paysages kitsch*, Montréal, Boréal, 1997, 204 p., 19.95 \$.

Sous le signe du kitsch

L'art de la « dégénérescence » ou une
« forme nouvelle d'art du bonheur ».

NOUVELLE
Claudine Potvin

En 1992, Normand Boisvert faisait paraître chez Stanké *Kidnapping-pong*, roman qui reçut une critique assez favorable. Certaines qualités qu'on lui reconnaissait alors, rythme haletant, style alerte, dialogues et scènes efficaces, langue amusante, se retrouvent de nouveau dans sa récente collection de nouvelles. Dans *Nouvelles vagues pour une époque floue*, c'est le ton ironique et le jeu de mots qui dominent, évidents dans des titres tels que « La mort du père avec Vivaldi sur fond de Windex et de chiffon "J" », « Kaopectate dans le chaos d'un paumé », « Le guichet automatique de Jony Babeux », « Délire de toutous cuculs rose bonbon sous l'orage aigre-fou ». Toutefois, au fur et à mesure que progresse la lecture, la drôlerie initiale s'efface au profit d'un certain cynisme et d'une fatalité (ironie du sort) qui tendent à renverser la situation de départ ou confirmer le personnage dans sa médiocrité et à créer un effet plutôt tragique renforcé par une série de malentendus permanents.

Boisvert reprend, dans *Nouvelles vagues*, son personnage masculin de paumé sexuel et pathétique (Réal dans *Kidnapping-pong*) ; il peuple ses nouvelles d'êtres minables, fragmentés, de rêveurs défaits, rongés par l'ennui, souffrant d'une solitude endémique, incapables d'entretenir des relations d'amitié avec les autres, surtout pas avec les femmes. L'échec amoureux caractérise l'ensemble de ces fictions dans lesquelles l'auteur s'attache aux détails dits « inutiles » qui marquent l'existence des gens ordinaires, avec un excellent sens de la description, de la précision et une langue crue, vivante, qui en rend la lecture stimulante. C'est le fait divers que raconte Boisvert dans son livre. Or, comme il le signale lui-même, « Les bons faits divers sont de plus en plus rares » (« Aujourd'hui, j'ignore pourquoi j'ai comme un je-ne-sais-quoi », p. 132), notant ailleurs que tout ce que nous laissons, ce sont « des signes qui ne veulent rien dire » (« Comment j'ai perdu mon ami Jean le fou », p. 81). Il ne faut donc pas s'attendre ici à de grands drames cornéliens, mais au récit d'événements plus ou moins graves, propres à la vie de tout le monde et de tous les jours, racontés avec beaucoup d'humour, sur un ton parfois anodin et parfois sarcastique.

Des cantiques sur la Plaza Saint-Hubert

La lecture *Des cantiques* donne malheureusement l'impression que l'auteur n'est pas sorti des récits tortueux ni d'une pratique élémentaire de l'écriture. Six des neuf textes du recueil ont été publiés antérieurement, en grande partie chez le même éditeur, soit Éditeq. On se demande alors l'intérêt de les reprendre ici. Essentiellement anecdo-

tiques, la majorité de ces nouvelles s'élaborent à partir du registre religieux ; Cormier retient tour à tour en intertexte des passages, des noms, des épisodes ou des motifs bibliques (allusion à la Genèse — au commencement —, aux psaumes, au *Cantique des Cantiques*, à Gomorrhe, à Salomé/saint Jean-Baptiste, à Marie-Madeleine, à l'Évangile selon Jean, à l'Apocalypse). De ces allusions religieuses, se dégagent simultanément une intention de sacrilège et un désir d'expiation. Pourquoi l'auteur sent-il le besoin de s'excuser de ses transgressions du dogme dans sa préface et craint-il que ses récits ne soient jugés à tort blasphématoires ? Ce qui dérange davantage, dans ces nouvelles qui reprennent tantôt la littérature du terroir québécois, tantôt l'univers hippie des années soixante et le cadre politico-culturel de la crise d'Octobre, ce n'est pas tant le côté vieillot, voire dépassé, de ces histoires, mais le fait que l'écrivain ne cherche en aucun cas à renouveler la thématique et que l'écriture s'y donne sans subtilité aucune. D'une part, Cormier nous donne trop d'informations trop de descriptions, comme dans « Plainte désolée » ; de l'autre, il écrit dans une langue pseudo-populaire, d'un goût douteux, faite de clichés et de tours de phrases faciles, et, dans les scènes amoureuses ou d'initiation sexuelle, avec même une certaine vulgarité. Des expressions comme « le *sex-freak-show* de la nature », le « *set* net-fret-sec absolu du vieux piano » (« Plainte désolée », p. 38), le « *baby face* agrémenté de lèvres pulpeuses », le « couturier pédé » (« Pour l'amour de Salomé », p. 79 et 80), « Je vais chercher de la peau au centre-ville », « une écharde de contre-plaqué rugueux plantée dans le tissu du pénis, en se rivant le nez sur la destinée la rose aux bois » (« L'Apocalypse », p. 143 et 142), ainsi que des répétitions du genre « À gauche, un bar, un écran, du cul. À droite, un bar, un écran, du cul. Devant, une scène, du rock and roll, du cul. Derrière, un écran et du cul » (« L'Évangile selon Jean », p. 115) le confirment. Ce livre de Cormier ne dépasse jamais le terre-à-terre et, d'une histoire à l'autre, l'auteur s'embourbe dans la facilité, la platitude et un manque total d'élégance et de recherche langagières. Plus que de kitsch, je parlerais d'une certaine complaisance dans la quêtainerie.

Il faut de tout pour faire un monde

Les *Plaisirs et paysages kitsch*, de Hélène Monette, rassemblent deux livres comme son titre l'annonce. Le premier, composé de poèmes en prose et en vers, est ironiquement intitulé « Plaisirs », car la parole y dévoile avant tout un univers de tristesse, de chagrins d'amour, de



blessures, de solitude, d'amertume, de silence et de désirs opprésés, bien que la douleur contienne sa part de joies :

C'est d'avoir si peu parlé de ce qui vient avec la certitude de nous emporter qui nous rend plus seuls encore, et dans l'amour à gorge déployée, utopie de l'extase, sans cesse mise en doute, de toucher les abords du ravin nous rend encore plus seuls dans l'immobilité des repères. Quel effroi de daigner tuer le temps alors, la bouche en cœur et les mains toujours si incertaines. Pour être un tant soit peu immortels, fuir, sans même prendre le soin de s'envoler. (« Le vertige », p. 39-40)

Chant d'amour en six temps, le poème s'inscrit dans la trajectoire inutile d'un souvenir qui se fige au milieu de l'élan d'un « corps pour pays/plein de frontières » dans lequel « les existentialistes durs sont venus habiter » (« Le ciel », p. 100).

Le deuxième livre, « Paysages », offre une soixantaine de récits condensés (d'un paragraphe à deux pages tout au plus) qui tiennent à la fois du commentaire, de la description, de la parabole, de la fable et du conte fantastique. L'auteure de ces vignettes y présente, sur le mode post-moderne, une sorte de procès des lieux qui nous habitent ou que nous frôlons : espaces hybrides nommés *arbre, square, surfaces, chambre, trottoirs, vallée, chapelle, forêt, arène, vestiaire, métro*, etc. Le sujet s'y trouve étonnamment absent puisque la narration ne s'effectue qu'à la troisième personne. Il y est question de « types », de « ils », de « bêtes »,

des « gens », d'« une femme », d'« un sage », d'« un jeune homme », d'« un corps », d'« une fille », de « vieilles » et de « petites filles », etc., mais jamais de « je » comme si le texte ne concernait que les autres et l'ailleurs, comme si le lyrisme subjectif de la première partie devait s'estomper dans une neutralité apparente. Cependant, le caractère impersonnel de ces récits place le lecteur en position de voyeur et renverse ce sentiment d'altérité, abolissant la distance entre l'autre et un possible moi. À travers des personnages désœuvrés, perdus, étonnants, parfois à peine ébauchés, Hélène Monette offre à ses lecteurs un regard éclairé sur notre culture de fin de siècle, du restaurant chinois à la bibliothèque en passant par le dépanneur, le café, la plage ou le bureau. Par-delà les images évoquées, son écriture, superbe, nous entraîne bien au delà de la réalité quotidienne, comme dans le passage suivant :

Dans l'autobus 59, il y a des vieilles, dans ces deux bistrotts du quartier aussi, et au casse-croûte sur le boulevard, il y a des vieilles qui se rencontrent chaque après-midi. C'est de cette odeur de menthe fraîche et de laine poussiéreuse, c'est de ces flots de lumière que les après-midi sont faits, et de ces cheveux d'ange clairsemés, de ces crânes osseux qui palpitent, de ces rides en bataille autour des moues taquines, des traits durcis. (« Partout », p. 155)



Hélène Monette

LE SPÉCIALISTE DU COURT TIRAGE



2100, rue Sherbrooke Est,
Montréal (Québec) H2K 1C3
Téléphone: (514) 528-0800
Télécopieur: (514) 528-8688

1 à 500 livres.

*Ayez l'impression
d'une vie...
en 5 jours.*